

I

Maintenant, je ne sais plus par où commencer, par où recommencer, puisque c'est toujours déjà dit mille fois, à en vomir tellement je me la suis passée en travers de la gorge, mâchée et remâchée, cette histoire, les joues pleines, à saliver pour l'amollir, à sentir qu'elle m'asséchait la bouche, les lèvres, tandis que mes yeux, sans effort, se mouillaient, la gorge soudain si dure, si serrée, que je ne pouvais plus articuler ni avaler.

J'en ai parlé si souvent, à tant de gens et si mal, j'en ai parlé alors que chaque fois je me disais, non, pas cette fois-ci, pas avec lui, pas comme ça, mais chaque fois ça recommençait, et ce n'était pas moi qui parlais, c'était elle, c'était son goutte à goutte, comme si j'étais devenue poreuse et que je la transpirais, dès qu'un inconnu arrêta ses yeux sur moi, tous crampons dehors, demandant c'est quoi, là, qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Alors reprenait la danse, toujours la même, de

l'une à l'autre de mes pensées, ne pas la cacher, ne pas la montrer, ne pas être réduite à elle, ne pas la nier, ne pas me définir par elle, ne pas me définir contre elle, ne pas prétendre qu'elle ne m'a pas marquée, ne pas prétendre qu'elle seule m'a déterminée. Et chaque fois, je finissais par m'y risquer, je me lançais, pour en finir me disais-je, allez, ce sera la dernière, et je rêvais de m'en débarrasser pour de bon, n'avoir plus jamais à y penser, ce serait dit, une fois pour toutes, je pourrais vivre une autre vie, sans elle à mon côté, accrochée comme une sangsue, ou comme la faille par où je m'écoulais, suintant les mots tentant de dire en vain, car j'espérais follement qu'à la fin de ce flux dissolvant je serais colmatée.

Mais je voyais bien le moment où cela tournait, la manière dont le regard de celui qui m'interrogeait devenait quelque chose d'obscène, à cause du plaisir qu'il prenait, ou du dégoût, je ne sais pas, et ce frisson d'excitation à l'idée de ce que je pourrais lui montrer, de ce qu'il y avait caché entre nous, sous la fine enveloppe d'un tissu qui lui dissimulait ce dont je ne faisais que lui parler depuis des heures que nous étions assis l'un en face de l'autre dans ce café, côte à côte dans ce jardin, sur un banc public aux lattes écaillées, ou sur la banquette fatiguée d'un train, et même ici peut-être, tout à l'heure, au bord de ce lac, où nous serions restés assis sur le sable, les yeux perdus dans l'ombre verte des sapins reflétés sur l'eau.

Sans compter tous les autres, ceux à qui j'ai refusé de répondre, leurs yeux collés à moi, la bouche s'entrouvrant déjà pour demander, et refermée à cause du regard dégainé, coupant, comme j'avais appris à m'en servir pour les faire décamper. Cela ne suffisait pas toujours, mais j'avais aussi quelques phrases pour les décourager, un ton poli et dur, des mots comme des clous pointus, et je me retrouvais seule.

Plus tard, je m'étais promis de l'écrire, comme si j'allais pouvoir l'agrafer sur le papier, papillon mort, enfin tenue, enfin durcie et sèche. Je l'aurais décrite, je l'aurais racontée, je l'aurais épuisée, j'aurais tout dit, si complètement, qu'il n'y aurait plus rien à ajouter, elle serait là, palpable, solide et morte. Hors de moi.

Je ne me disais pas que ce serait facile. Je savais qu'il faudrait des années, mais ce n'était pas grave, j'allais être patiente, j'avais dû l'être depuis longtemps, je savais attendre, du moment que j'étais sûre d'y parvenir, du moment que j'avais la certitude qu'un jour j'en aurais fini avec elle, un jour j'aurais tout dit et ce ne serait plus qu'une coquille que j'aurais vidée, un cocon d'où, métamorphose accomplie, je serais envolée. Et j'attendais ce jour, je m'y préparais, croyant qu'il suffirait d'écrire, en suivant le fil jusqu'à ce que la bobine soit dévidée. J'avais imaginé que je pourrais n'arriver jamais à finir, mais je ne m'étais pas

doutée qu'une fois mon fil entièrement déroulé, je découvrirais qu'il n'était qu'une partie de l'histoire, et qu'il y en avait d'autres, que je venais d'entortiller autour de moi, si serrés, si emmêlés, qu'il faudrait tout reprendre, tout recommencer, et tâtonner comme au début. Je n'avais pas prévu non plus que je n'aurais plus le courage d'essayer, et je serais tentée de renoncer, sans espérer jamais atteindre ce point où ce serait devenu du passé.

Je ne peux pas la voir en entier, même dans un miroir, et souvent ce sont les autres qui me la rappellent. Une hésitation, un clignement des yeux, l'adaptation du regard à quelque chose d'inattendu, la surprise aussitôt surmontée d'une couleur un peu différente, d'un repli qui n'aurait pas dû être, cela suffit. Je sais ce qu'ils ont vu, je sais ce qu'ils n'osent plus regarder, je sens leur gêne ou leur curiosité, et pendant un instant, je sens que je pourrais les tuer, pendant un instant je les hais, sans limite, par réflexe, comme on retire sa main d'une surface qu'on ne savait pas brûlante, avant même d'y penser, et sitôt qu'on y pense, sitôt que j'y pense, c'est fini, je n'ai plus peur, et je peux cesser de vouloir tuer comme je cesse d'essayer de me défendre. Je comprends leur curiosité, je la partage, je vais à sa rencontre, je devance les questions qu'ils n'osent encore poser. Je vais vous dire, je vais vous raconter, vous avez le droit de savoir,

puisque vous la voyez, je vous dois des explications, et des excuses aussi, si je vous ai fait peur, si elle vous a fait peur, c'est que je m'y suis habituée, moi, et je ne la vois pas comme vous la voyez, tandis que je comprends si bien votre horreur, votre fascination, et ce dégoût que vous tentez de réprimer, c'est à moi de me faire pardonner, vous n'aviez pas mérité ce spectacle et vous avez raison, j'aurais pu faire en sorte de vous l'épargner. D'ailleurs, si vous ne voulez pas entendre parler, je peux comprendre aussi, car je n'ai pas non plus à vous obliger à écouter. Vous avez le droit de vous protéger, vous avez le droit de l'ignorer, vous avez le droit de ne pas vouloir vous sentir concerné. Je me tairai alors, et je ferai, comme vous le désirez, semblant moi aussi de ne pas vouloir y penser.

Il est possible qu'elle n'existe que pour les autres, et le récit que je pourrais en faire ne me touchera pas plus que s'il s'agissait d'une autre, celle que les autres voient, qui n'est pas moi. Quelquefois, je me demande si ce n'est pas elle dont je voudrais me débarrasser, celle que voient les autres, et que j'ai crue, à cause d'eux, être moi, et qu'à cause d'eux aussi, à cause de la manière dont ils la voient, je ne supporte pas. Il suffirait, me direz-vous, de ne plus voir personne, ou de ne plus être vue, mais la pensée, comme un regard, observe et fouille, et à elle, où que je sois, je ne peux échapper, à elle, je ne peux me dissimuler, même dans

le noir, parce que c'est moi qui la secrète, c'est moi qui imagine comment ceux qui ne me voient pas me voient, avec elle, ou la verraient s'ils me voyaient, et l'imaginent quand ils ne la voient pas.

Le début n'est pas au commencement, ça commence toujours par la fin, c'est-à-dire par la trace de ce qui s'est passé longtemps avant, à une époque où je ne savais pas encore parler, à une époque dont je ne me souviens pas, tandis que de chaque rencontre je me souviens, de chaque début où les yeux s'arrêtent et s'accrochent, les yeux glissent et se détournent, la bouche s'entrouvre pour poser la question ou se pince pour l'éviter. Et chaque fois ce qui recommence, c'est le récit de ce dont je ne me souviens pas, tandis que ce qui compte vraiment, c'est ce que je ne raconte pas, ce qui se répète de rencontre en rencontre, leurs yeux sur moi et la question. C'est quoi, là ? Leurs yeux sur elle et la question. Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Même lorsque la question n'est pas posée, lorsque leurs yeux ne se sont pas arrêtés, à chaque rencontre, j'attends, j'anticipe et je prévois le moment où l'on osera enfin, le moment où l'on se permettra de me montrer que ça y est, cette chose, on l'a remarquée, cette chose sur moi qui est la trace d'une autre chose qui m'est arrivée. Car même quand on sait déjà, même quand on l'a reconnue, quand on en a vu d'autres, quand on sait ce que c'est, et qu'on devine

la cause, on me demande ce qui s'est passé, comme si c'était tout ce qui comptait. Alors que ce qui se passe, c'est qu'on m'interroge, on m'examine et je ne peux y échapper. Enfin, s'il arrive que l'on ne dise rien, le silence même me pèse, comme un malentendu, car ce n'est pas possible que ce soit moi, cette autre indemne, sans marque et sans histoire. Alors, c'est moi qui commence, c'est moi qui parle, moi qui ne peux m'empêcher de faire comme si le silence même de l'autre n'était qu'une nouvelle façon de m'interroger, appelant des paroles qui ne viendraient ni expliquer ni excuser, mais révéler.

Pour en finir enfin, il m'aura fallu partir. Pour pouvoir respirer, et que ma langue soit la mienne seulement, et non cette viande fibreuse que j'aurais remâchée sans jamais l'avaler. Ainsi n'est-ce pas trop de milliers de kilomètres et d'une autre langue, qui me protège de ma langue maternelle, non le français, mais ma mère, happant mes mots et me soufflant les siens, parlant en moi et me disant, à ma place, ainsi qu'elle l'a voulu, dans l'effusion de l'une à l'autre non d'un même sang, mais d'une même incapacité à parler pour soi, d'être toujours celle qui se met à la place de l'autre et, pour elle, parle, et par elle, existe, exclusivement.

J'ai cru si longtemps que cet empêchement était d'une autre nature, j'ai cru si longtemps que j'arriverais à dire, s'il m'en coûtait ma peau même, puisque

c'était là, justement, dans ma peau, depuis l'enfance, que ça brûlait, à chaque regard posé sur moi et dès que j'essayais de dire, que c'était là, dans les méandres de la greffe, dans les zigzags des reprises de la cicatrice, l'empêchement non à bouger – pour finir je n'étais pas tellement handicapée – mais à vivre sans que ce soit toujours là comme un obstacle, peau épaisse, pansement opaque, ou comme une faille interdisant d'être touchée. Maintenant je vois que ce n'est pas dans ma chair, mais dans mes mots que ça bloquait, dans les mots qu'il me fallait d'abord m'arracher de la bouche, dents cariées, et cracher, avant de retrouver mon souffle, avant même de réapprendre à respirer. Mon père m'écrit reviens sur terre, il est temps de sortir de l'imaginaire, ta mère n'est pas comme ça, elle te veut du bien, tu le sais, pense un peu à elle. Mais c'est ce que je fais, et depuis trop longtemps.

Car elle avait souffert, ma mère, plus que moi semblait-il, de mon accident. C'est ce qu'on me disait toujours, dès que je racontais ce que ma mère m'en avait dit. Et pendant si longtemps, sans même penser que quelque chose clochait dans ce récit qui ne venait pas de moi, mais d'elle, c'était d'elle que je parlais, avec ses mots à elle, ceux qu'elle me répétait chaque fois que je lui demandais, encore et encore, dis-moi comment cela est arrivé, dis-moi comment je me suis

brûlée. Oui, dis-moi comment *je me* suis brûlée. Pas une fois je ne me suis demandé si c'était juste de dire *je*, de dire *me*, comme si c'était moi qui l'avais voulu, moi qui l'avais fait. Puisque c'était ainsi qu'elle me le racontait, puisqu'elle était la seule à qui je pouvais demander, maman, dis-moi encore comment je me le suis fait.

Dès le début c'était fixé, dans ce cahier où elle notait les heures des biberons et le poids que je prenais, presque tout de suite, elle avait écrit, je ne peux pas dire ce qu'elle avait vécu, car ça jamais je ne le saurai, mais ce qu'elle voulait se rappeler, ce qu'elle racontait, déjà, à tous ceux qui l'interrogeaient. Car bien avant que je puisse parler, bien avant que je puisse moi-même la questionner, et bien avant encore que ce soit moi qu'on interroge, il lui avait fallu dire ce qui s'était passé. Et dès le début, ce qu'elle racontait, ce n'était pas comment j'avais été brûlée, mais comment je m'étais brûlée. J'ai cru longtemps que c'était à cause de moi, à cause de la manière dont je la pressais, dont l'interrogeant je lui reprochais ce qui m'était arrivé, qu'elle en était venue à me répondre que c'était moi-même qui m'étais brûlée, mais bien plus tard, en lisant ce cahier, j'ai compris que ce n'était pas à moi que ce récit était adressé, en tout cas pas d'abord à moi, et pas à moi enfant, mais à quelqu'un qui aurait pu être sa mère, et qui l'aurait jugée. C'était à elle qu'elle écrivait, comme pour se justifier. Elle lui

disait, non je t'assure, ce n'est pas moi qui l'ai abîmée, cela s'est fait tout seul, ou plutôt elle se l'est fait toute seule. Bien sûr, elle retrace l'enchaînement des circonstances, tout ce qui fait qu'elle n'a pas pu me surveiller au moment opportun. D'ailleurs je n'étais pas seule en cause, c'était sa tante qui avait laissé pendre jusqu'au sol le fil trop long d'une bouilloire électrique et laissé sur une table basse un panier de couture, c'était mon frère qui avait renversé une boîte d'épingles par terre, mais pour toute la suite, c'était moi la fautive. Moi qui aurais risqué de les attraper, ces épingles, et de vouloir les mettre à la bouche, car, c'était souligné deux fois, *Magda met tout à la bouche*.

Il avait bien fallu qu'elle me lâche donc, pour ramasser ces épingles que fatalement j'allais vouloir avaler. Et si elle m'avait perdue de vue, si au lieu de me confier à une des autres personnes présentes, elle m'avait laissée vadrouiller sur mes quatre pattes, c'est que j'étais impossible à tenir, et curieuse avec ça, si curieuse, que j'avais dû aller tout droit jusqu'à ce fil, qui traînait sur le sol, et que j'avais tiré dessus. Car elle avait écrit *tiré*, comme si elle m'avait vue, de derrière ce paravent qui séparait le coin cuisine, comme si elle y était. Et même sans voir, elle en aurait mis sa main à couper, puisqu'elle me connaissait comme si elle m'avait faite, c'est ce qu'elle disait parfois, ma fille, c'est moi qui t'ai sortie de mon ventre. Une fois ta tête dehors, la sage-femme m'a dit,

madame, si vous voulez la sortir, attrapez-la sous les bras, et tirez. Ainsi elle pensait savoir ce qui s'était passé derrière le paravent, j'avais tiré sur le fil par curiosité, parce que non seulement je touchais à tout, mais j'étais ainsi, dès avant la naissance, si curieuse que j'étais née tête renversée, le front en l'air, et déjà c'était elle qui en avait souffert, de ce visage levé qui empêchait ma tête de passer, dès avant le début de tout, j'étais ainsi, pour son malheur à elle, puisque c'était toujours elle d'abord qui en souffrait pour moi. Ainsi donc, écrivait-elle sur ce cahier, s'adressant je me demande à qui, ce n'est pas de ma faute, comme font les enfants qui se chamaillent, lorsqu'on en accuse un, ce n'est pas moi, c'est elle qui se l'est fait toute seule, je n'y suis pour rien.

Et c'était vrai, sans doute, à ses propres yeux, elle n'y était pour rien, elle qui en aurait à supporter seule le poids, puisque mon père n'était pas là, puisqu'il s'était endormi ailleurs, et qu'il l'avait laissée seule emmener les enfants pour aller prendre le thé chez tante Charlotte, la sœur aînée de ma grand-mère, une de ces tantes qu'on évite dans les réunions de famille, mais qu'il fallait bien aller voir un jour quand même, pour lui présenter les enfants. Elle avait dû envoyer une brassière pour la petite, il faut bien remercier, cela lui fait plaisir à la vieille tante Charlotte, elle aura fait du thé et son infailliable gâteau de riz, que l'on retrouve à toutes les occasions, toujours raté, toujours